

# A Grigny, les Fils de la Charité n'abandonnent pas les cités



Alors que la congrégation des Fils de la Charité célèbre son centenaire, *La Croix* s'est rendue dans la cité de la Grande Borne à Grigny (Essonne).

Fidèles à leur mission au cœur des quartiers populaires, ils maintiennent une présence chrétienne dans des cités qui se sentent souvent abandonnées.

L'éclat de la façade de la modeste église de la Sainte-Famille, surmontée d'une grande croix, détonne dans un quartier où les immeubles ont souvent mauvaise mine. Bâtie en plein cœur de la Grande Borne à Grigny (Essonne), cité tentaculaire à la sinistre réputation, elle n'échappe pourtant pas à un certain dépouillement.

En ce dimanche matin, la centaine de fidèles salue par des applaudissements l'annonce de l'installation de bancs pour remplacer les vieilles chaises fatiguées de l'église, temporairement privée de chauffage. « Nous les attendions depuis longtemps », souligne d'un air entendu le père Jean Guellerin, membre de la congrégation des Fils de la Charité à qui est confiée la paroisse de Grigny.

Avec deux autres prêtres et un diacre de 35 ans, ordonné en vue du sacerdoce en septembre, il partage deux appartements au 4<sup>e</sup> étage d'un immeuble de ce quartier populaire qui concentre les difficultés sociales. « Notre mission consiste à vivre auprès (des gens) et comme les gens », souligne-t-il. Ce prêtre de 72 ans au contact facile entame sa troisième année à la Grande Borne.

Il se moque gentiment de la crainte que peut susciter la cité de Grigny, classée en zone urbaine sensible, chez ceux qui la regardent de loin. « Je suis moi-même issu d'une famille modeste », confie celui qui apparaît aussi gêné que surpris de pouvoir être montré en exemple de l'« Église



Avec deux autres prêtres et un diacre, le père Jean Guellerin vit au sein de la cité, « auprès (des gens) et comme les gens ». Chloé Sharrock pour *La Croix*

des périphéries » chère au pape François. « Je suis comme un poisson dans l'eau ici. »

Présents depuis plus de 25 ans, les Fils de la Charité maintiennent une discrète présence chrétienne auprès des habitants du quartier, pour beaucoup issus de l'immigration et de confession musulmane. « Nous sommes envoyés pour servir toute la population, et non pas seulement les catholiques », rappelle, comme une évidence, le père Jean Guellerin.

## repères

Les célébrations du centenaire de la congrégation

En France, les festivités du centenaire de la congrégation des Fils de la Charité, fondée par le père Jean-Émile Anizan pour l'évangélisation des milieux populaires, ont débuté en juillet dernier et se poursuivront jusqu'en juin 2019.

« Ils sont bien connus ici, ce sont nos voisins, imprégnés de nos difficultés et de notre vie quotidienne », insiste Zekre, 46 ans, pilier de la paroisse et originaire de Côte d'Ivoire. La petite communauté religieuse se veut « un signe de l'amour de Dieu », selon le père Jean Guellerin, mais « difficile à mesurer », précise-t-il du tac au tac, rattrapé par sa modestie.

Pour les Fils de la charité, « l'évangélisation » est d'abord affaire de contact quotidien avec les

Le 16 décembre, l'anniversaire sera célébré à la paroisse Sainte-Hélène dans le 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris, confiée aux Fils de la Charité. Le centenaire sera clos en la basilique de Saint-Denis le 28 juin 2019.

Présents dans 12 pays, 140 religieux œuvrent actuellement dans les quartiers populaires. En France, ils sont notamment implantés à La Courneuve et à Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis), mais aussi à Bourges ou à Valenciennes.

habitants : « L'autre soir, on a sonné à la porte pour nous demander du lait. Il arrive aussi que les gros durs du coin, lorsqu'ils nous voient avec nos sacs de courses, viennent nous donner un coup de main. » « Ici, plus qu'ailleurs, il y a un fort besoin de rapports humains », résume Étienne de Souza, le jeune diacre, qui connaît bien la banlieue pour avoir grandi en Seine-Saint-Denis, au sein d'une famille d'origine indienne.

Vivre au cœur de la Grande Borne, d'apparence tranquille, sans hautes tours mais avec de petits immeubles qui serpentent dans de multiples allées, c'est aussi être confronté aux accès de violence récurrents, au trafic de drogue et à la précarité. Les réunions tardives à l'église – jamais taguée – sont par exemple limitées pour éviter que les paroissiens aient à rentrer chez eux dans la nuit.

Dans un quartier où se côtoient personnes indifférentes à la foi, musulmans, évangéliques ou autres Témoins de Jéhovah, les Fils de la Charité sont un soutien précieux pour la petite mais vi-

« Ici, plus qu'ailleurs, il y a un fort besoin de rapports humains. »

vace communauté catholique, à forte dominante africaine et antillaise. Ce dimanche, l'église résonne d'ailleurs de chants fervents en français, en créole et dans une des langues congolaises pour éviter les pièges de l'entre-soi.

Alors qu'un sentiment d'abandon prospère dans les cités, la présence des Fils de la Charité prend une valeur symbolique. « Lorsque nous abandonnons un quartier, c'est par manque de vocations, s'excuse presque le père Jean Guellerin. Ce n'est pas un choix mais une contrainte qui nous peine. Parfois, les évêques nous interpellent et s'inquiètent d'un départ éventuel car ils ne savent pas s'ils trouveront une relève qui accepte de venir dans ces paroisses. »

Arnaud Bevilacqua